

La Pilote26

Je dédie ce court récit à la mémoire de Pierre Livory

En 1940, Octave et moi étions trop jeunes pour, selon l'expression consacrée, être *appelés sous les drapeaux* mais certainement pas trop jeunes pour servir la France.

Servir la France ! Combien d'adolescents seraient de nos jours en mesure de succomber à cet élan et à cet urgent besoin de servir la patrie quand on voit ce qu'elle est devenue ? Et pourtant, comme en 1940, cette patrie aurait tant besoin d'âmes courageuses !

Mon père, lui, avait bel et bien été mobilisé dans... la cavalerie ! Je l'imaginai, sabre au clair, chargeant des chars d'assaut allemands. J'appris, quelques années plus tard, que son régiment avait été, à la hâte, reconverti en unité motocycliste, ce qui n'était guère plus réjouissant.

Quant au père d'Octave, il avait fait carrière dans l'Armée ; sergent de police militaire. Où était-il ? Octave n'en savait rien.

Les Allemands ayant déjà envahi tout l'Est de la France, il fallait faire vite si on voulait leur échapper. Octave et moi fîmes vite, c'est-à-dire aussi vite que nos bicyclettes purent nous mener de Saint-Nazaire à Erquy où nous espérions que Jean-Pierre, un cousin à la mode de Bretagne, nous aiderait à traverser la Manche.

Ce cousin avait notre âge mais le dur travail de marin pêcheur, le soleil et les embruns l'avaient vieilli. Mentalement, Octave et moi étions encore des gosses. Jean-Pierre était déjà un homme.

Il nous reçut en homme, mais sans arrogance. Peu bavard, il nous indiqua où nous devions nous asseoir, c'est-à-dire sur une sorte de banquette à l'arrière du bateau, avec ordre de ne pas en bouger pour éviter que la bôme nous éclate la cervelle. Il avait embarqué nos bicyclettes.

Je n'étais jamais monté sur un bateau de pêche. Comme tous les néophytes, je fus étonné par la façon dont il se remuait, bien que la mer eût l'air plutôt calme.

Octave était aussi néophyte que moi. Nous fûmes également surpris par l'intensité du froid et du vent sur la mer. Le bateau sentait à la fois le poisson et le mazout. Il piquait du nez dans les vagues ce qui nous envoyait au visage comme une pluie salée orchestrée de sourds cognements qui semblaient venir du ventre de la coque.

Jean-Pierre nous apporta des cirés puis des couvertures. Pas de gilets de sauvetage à cette époque, ni pour nous ni pour Jean-Pierre. Autrement, il avait tout prévu : eau minérale, quelques fruits et des boîtes de singe. On dormirait sous le banc car à la vitesse moyenne de quatre nœuds, il faudrait presque deux jours pour atteindre Plymouth. Nous aurions pu aller un peu plus vite mais Jean-Pierre coupa le moteur dès la sortie du port et hissa les voiles. Pendant les courts moments où il lui faudrait un peu de sommeil, Jean-Pierre dit qu'il nous confierait le gouvernail. Il nous montra comment garder la proue sur un point fixe, une étoile par exemple. Le banc servait aussi de refuge par gros temps. Nous sentions que notre sauveteur n'en était pas à sa première opération de passage clandestin. On pisserait par-dessus bord, nous précisa-t-il, mais pour le numéro deux, ce serait plus compliqué. Ça le

faisait rire.

Il nous expliqua qu'il devrait contacter les Anglais avec la radio pour éviter de se faire canarder par les garde-côtes. Il ne fallait pas oublier que nous étions en temps de guerre. Autre précaution : les conversations se feraient en breton. La Marine anglaise s'était préparée pour cela.

Au milieu de la traversée, Jean-Pierre envoya nos bicyclettes par-dessus bord. Devant nos regards effarés, il expliqua que nous serions immédiatement pris en charge à l'arrivée, et que nous n'en aurions pas besoin.

“On aurait pu les laisser chez toi” plaidai-je. “Tu les aurais données à quelqu'un dans le besoin.”

“Pas question. Si les Boches les avaient trouvées, ils auraient tout de suite compris. Je ne prends pas de risques inutiles.”

“Tu parles comme s'ils étaient déjà à Erquy, et comme si tu les connaissais.”

“À la vitesse où ils avancent, ils seront à Erquy dans quelques jours, peut-être même dans quelques heures. Mon père était encore gamin à Lille pendant la dernière guerre. Il m'a souvent raconté à quel point ils pouvaient être cruels. Et il ajoutait : ‘Surtout, ne les prends jamais pour des imbéciles’ !”

*

Le mépris des douaniers et soldats anglais pour les deux chatons ébouriffés qui se tenaient timidement devant eux n'était pas feint. On nous offrit des sandwiches : deux flasques lamelles de pain de

mie marginalement plus appétissantes que du coton hydrophile, et abritant une mince couche de substance rougeâtre aux relents de sardine avariée. “Ça sent les serviettes hygiéniques de ma sœur” grommela Octave.

Après deux ou trois heures dans une sorte de salle d’attente aux murs verts, on nous convoqua l’un après l’autre dans le bureau d’un officier de l’Armée de l’Air, la fameuse RAF. Surprise : il parlait un français impeccable. On nous éplucha comme des oignons. Il voulait tout savoir sur nous, notre famille, celle de nos parents, les établissements que nous avons fréquentés, notre dossier médical, les notes que nous obtenions au collège, les matières que nous préférions, notre religion et notre attitude envers cette religion. Il voulait même savoir si nous avions parfois fait pipi au lit. Il remplissait feuillet après feuillet de questionnaires.

“Ça vous plairait de rejoindre la Royal Air Force ?”

“Nous n’avons pas d’idées préconçues.” Répondit Octave. “Nous voulons simplement être utiles face à l’invasion allemande.”

*

Deux jours plus tard, nous étions en uniforme de la RAF. Sans expérience, sans formation technique d’aucune sorte, nous pensions être affectés à des tâches subalternes et dénuées d’intérêt. Conscients qu’en temps de guerre, il n’y a pas d’occupations inutiles, nous avons complètement accepté cette éventualité.

Nous fûmes donc ébahis d’apprendre que nous serions pilotes.

Dans nos imaginations d'adolescents, la fonction de pilote ne s'adressait qu'à une sorte d'élite mal définie dont nous ne faisons absolument pas partie.

Nous fûmes soumis à un entraînement intensif : culture physique, parcours du combattant, orientation, navigation et cours d'anglais.

Deux semaines plus tard, nous étions confrontés à notre premier monstre : un Miles Master. Notre instructeur avait vingt-deux ans : autrement dit, un "vieux". Il s'appelait John Brown, nom bien pratique, nous précisait-il, pour descendre dans un hôtel avec la femme d'un autre. Il fallut d'abord se familiariser avec les sensations du vol, un peu comme un marin doit être tellement habitué aux mouvements du bateau qu'il finit par ne plus les remarquer.

L'émotion que je ressentis au contact de mon premier avion ne s'est jamais éteinte. J'avais toujours admiré les avions, leur beauté, leur élégance. Ils sont tous beaux. J'en ai fait la remarque à John. Il était d'accord et précisa : "Un avion laid ne volerait pas. Il lui faut s'intégrer à la nature."

J'avais observé des avions à une distance respectueuse. Là, j'en étais tout près. Je pouvais les toucher, les sentir. Oui certes, ils étaient beaux, mais aussi ils étaient rudes comme des guerriers ; comme les guerriers qu'ils étaient, en fait. Tout ce métal ! Mon imagination d'enfant les avait sublimés, déifiés, mais en fin de compte ce n'étaient que des choses. Leur peinture était rayée comme s'ils étaient passés dans une tempête de sable.

Ces machines étaient encore, à bien des points de vue, les cousins éloignés des haridelles de la première guerre mondiale. Ils

n'avaient pas de train d'atterrissage à l'avant et ils étaient encore assez légers pour atterrir sur une prairie où ils rebondissaient selon les bosses du terrain comme des poussettes d'enfant sur une pelouse. Au début, le manque de visibilité représentait un grave handicap pour l'atterrissage car le pilote ne voyait que le nez de son appareil. Pour viser la piste, il fallait d'abord descendre en demi-cercle. Cela devint vite une seconde nature.

*

Deux semaines plus tard, nous volions de nos propres ailes. "Nous avons pas mal de gamins qui sont trop jeunes pour obtenir leur permis de conduire mais qui pilotent des Spitfires," nous avait dit John. Lui-même avait acquis son permis civil sur Waco Yok pour son quatorzième anniversaire.

"Au Moyen-Âge", nous avait appris notre prof d'Histoire au lycée, "il y avait des généraux de quinze ans. À l'adolescence on ne croit pas à la mort."

C'est seulement bien des années plus tard que cette phrase a commencé à me remplir de tristesse. De tous temps, semble-t-il, on a envoyé des enfants tuer d'autres enfants.

Octave, lui, n'eut l'occasion de tuer personne. Une bourrasque qui prit tout le monde par surprise souleva l'aile gauche de son Hurricane au moment où il allait atterrir. Il toucha la piste avec l'aile droite. L'avion rebondit plusieurs fois, perdant et rejetant des morceaux de carlingue sur son trajet, pour finalement s'étaler sur le dos et s'enflammer. De mon ami, on retrouva bien peu de chose...

Ce douloureux épisode renforça l'émotion que je ressentis à l'approche de mon premier avion : un Hurricane également. Je fus lâché sur Spitfire quelques jours plus tard. Tout allait très vite

La bataille d'Angleterre... C'est comme cela que l'on a baptisé ces quelques mois – certains diraient ces quelques semaines – pendant lesquels une poignée de pilotes sur Hurricanes et Spitfires, ont réduit la Luftwaffe à l'impuissance. Certes, les Allemands ont continué longtemps après à bombarder les villes anglaises, surtout Londres, mais pour Hitler, c'était déjà le début de la fin.

La gloriole, l'extase du vol, les rodomontades des combats aériens, le nombre de victoires peint sur la carlingue, je laisse cela à d'autres. Quand sonnait une alerte, et que l'on se ruait vers les avions, certains d'entre nous déguelaient sur l'herbe avant de s'insérer dans le fuselage. Ils n'étaient pas les moins courageux. Sans même nous en rendre compte, nous évitions de forger des amitiés. Dans le regard de l'autre, on détectait la mort. La plupart des pilotes ne survivaient pas plus d'une vingtaine de missions. Bien sûr, ils étaient en majorité Britanniques, mais il y avait aussi des Français, des Belges et des Polonais. Ces derniers formaient d'ailleurs le contingent étranger le plus important et aussi le plus expérimenté. Lors de l'invasion de la Pologne, leurs avions n'étaient pas aussi modernes que ceux de la Luftwaffe, mais ils avaient quand même réussi à abattre une quarantaine de Messerschmitts. Il y avait à peu près huit mille Polonais dans la RAF. Pilotes, certes, mais aussi mécaniciens, navigateurs, interprètes, secrétaires et autres auxiliaires au sol.

En ce qui me concerne, le plus mémorable de ces pilotes polonais

était une pilote. Elle n'alla pas au combat bien qu'elle en mourût d'envie. À chaque mission ou presque notre escadrille perdait un avion ; souvent plus d'un. Edwige Drozdovski nous en apportait des neufs, et pas seulement des Spitfires. Elle et ses collègues convoyaient aussi des Mosquitos et des Lancasters.

Edwige, comme la plupart de ses consoeurs, était une jeune fille pleine de vie et d'humour, mais en plus elle était incroyablement élégante et jolie : fine silhouette, poitrine ferme et minuscule, visage à faire damner un saint. Comme dans la chanson d'Yves Montand une vingtaine d'années plus tard, nous étions tous amoureux d'elle... mais à distance car elle intimidait. Il y avait en elle une certaine noblesse du geste et de l'attitude qui en imposait. On sentait instinctivement que l'on risquait de se couvrir de ridicule si on essayait de la draguer.

C'est peut-être pour cela que nous devînmes amants. Je pensais n'avoir aucune chance, si bien que je me comportais le plus naturellement du monde avec cette jeune fille, un peu comme si elle n'avait été qu'une lycéenne (ce qu'elle était en effet) avec qui on évoque les difficultés de la dernière version latine. J'étais comme un gamin qui passe à bicyclette devant un château mais qui se sait tellement loin d'en posséder un qu'il n'en a même pas envie. En fin de compte, ce fut Edwidge qui rechercha ma compagnie.

La fin de la guerre me trouva ébahi d'être encore en vie, et Edwidge agréablement surprise. Nous n'avions pas fait de projets. Les circonstances l'interdisaient, mais la paix revenue forma comme un ciment entre nous. L'idée que nous pourrions nous quitter pour toujours ne nous effleura même pas.

Les Polonais rentrèrent chez eux. Avant de me rejoindre en France, Edwidge voulait revoir sa famille à Cracovie. J'avais fort envie de retrouver la mienne. Ensuite, je pensais pouvoir m'engager dans l'Armée de l'Air française car elle allait sûrement renaître de ses cendres. Ni la famille d'Edwige ni la mienne n'avaient le téléphone. Nous avons échangé nos adresses. Je lui écrivais tous les jours

Dès mon arrivée à Saint-Nazaire (ou ce qu'il en restait) je demandai à mes parents si j'avais du courrier. Non, rien. Je continuai à écrire inlassablement avec, au fond de ma poitrine, une boule de pierre qui grossissait de jour en jour. Dans la région, il y avait beaucoup de Polonais, la plupart descendants de ceux qui étaient venus travailler dans les chantiers navals avant la guerre. Je finis par trouver une brave femme qui traduisit en polonais une lettre que j'adressai aux parents d'Edwige. Aucun résultat.

Le silence d'Edwige devenait pesant. Comme le dira Sebastian Faulk bien des années plus tard : "Ayant fait l'amour avec elle, je savais que pour le reste de ma vie, je me sentirais seul." L'incertitude me rongait. Edwidge avait-elle été victime d'un accident ? Avait-elle rencontré quelqu'un d'autre ? Les sentiments qu'elle disait éprouver pour moi n'étaient-ils qu'une comédie ?

Les mois, puis les années passèrent. Je restai cinq ans dans l'Armée de l'Air, pilotant mon premier (et dernier) avion à réaction : un Vampire. Ensuite, je trouvai du travail comme contrôleur d'aéronautique à l'aéroport d'Orly. Finalement, je rencontrai Odile, une charmante collègue, intelligente et dévouée qui faisait l'amour de façon mécanique, sans passion et sans imagination. C'était une amie, une compagne, et cela me

convenait parfaitement.

La torture mentale s'affaiblit peu à peu mais ne disparut jamais. Au moment le plus inattendu, me revenaient en tête les audaces et la beauté d'Edwige. Un ton de voix entendu dans la rue ou à l'aéroport, un rire, une scène d'amour au cinéma... Pendant quelques instants mon esprit dérivait. Je me retrouvais alors jeune pilote de Spitfire et toujours aussi amoureux.

*

1999

J'ai soixante-sept ans. Odile et moi sommes toujours ensemble. Nous avons un fils qui vient de fêter ses dix-huit ans. Que fera-t-il dans la vie ? Il est beau et intelligent (naturellement, puisque c'est mon fils).

Le mur de Berlin s'est effondré en 1989, il y donc une dizaine d'années. Les dictatures communistes ont presque partout disparu. Il est maintenant possible de visiter les pays de l'Est sans risquer de se faire accuser d'espionnage ou de finir torturé dans un "centre de rééducation" ou dans un "hôpital psychiatrique".

C'est Odile qui, un jour, m'a annoncé : "Regarde : un voyage organisé en Pologne, plus exactement dans la région de Cracovie avec visite aux mines de sel et aux camps de concentration d'Auschwitz et Birkenau. C'est pas cher. On y va ? Ca changerait de la Costa del Sol." Je sentis mon cou et mon visage rougir comme si Odile venait de découvrir que j'avais été coupable d'un crime affreux. Je balbutiai un acquiescement.

Le trajet en car fut long mais pas ennuyeux. Certains moments me restent en mémoire comme des éclairs dans la nuit : le passage de la frontière entre l'Allemagne et la Pologne et, côté polonais, une bonne douzaine de prostituées en jupes courtes attendant des Allemands qui les zieutaient au volant de leur Mercedes ou BMW. Il y avait sur le visage de ces femmes une contradiction qui m'intriguait : elles ne répondaient pas à l'image que je me faisais de la prostituée typique, mais peut-être manquais-je d'expérience en ce domaine. Elles étaient sans maquillage, tout au moins d'après ce que l'on pouvait détecter depuis les fenêtres du car. Pas de fourrures non plus, pas de bas résille ou de talons aiguille. Elles avaient l'air de femmes ordinaires, simplement pressées par la misère de glaner un peu d'argent par n'importe quel moyen.

La visite d'Auschwitz-Birkenau me mit également mal à l'aise. Étions-nous des voyeurs défilant sans risque au milieu de l'horreur absolue ? Certains parmi les "touristes", avaient du mal à retenir leurs larmes devant les montagnes de valises, de lunettes, de chaussures ou de cheveux. Pour moi, le moment le plus pénible fut la visite de la simple cellule où le père Kolbe et une douzaine d'autres victimes furent laissés sans eau ni nourriture jusqu'à ce qu'ils soient tous morts. Quelqu'un avait jeté une rose sur la noirceur du sol.

Ayant gardé précieusement l'adresse d'Edwige, ou plutôt celle de ses parents, je la montrai à un chauffeur de taxi qui se mit à rire et à m'indiquer par geste que je pouvais y aller à pied, à deux cents mètres à peine de Rynek Glowny, l'immense Place du Marché de Cracovie.

Je le remerciai puis, cœur battant, me dirigeai vers la maison qui

avait connu l'enfance et l'adolescence d'Edwige.

Je passai devant plusieurs endroits où il y avait eu des maisons. Dans l'un de ces endroits aurait dû se trouver celle que je cherchais. Ne restait qu'un grand vide cubique. De chaque côté, les murs des voisins, plus clairs que ceux des façades, montraient encore des cicatrices de portes ou d'escaliers. Cet endroit avait-il été soufflé par une bombe, comme celles qui avaient détruit tant d'habitations pendant la seconde guerre mondiale ?

Le mal à l'aise que j'éprouvais s'accrut quand j'aperçus, le long des murs, plusieurs photos en format A4 montrant cette même cour envahie de ronces et de mauvaises herbes. Au milieu de la végétation, émergeaient des planches, des barils et de vieux matelas. La dernière photo montrait un texte en polonais que je ne comprenais pas.

Je m'aperçus alors que tout au fond de cette cour il y avait un restaurant et même une terrasse : une plateforme surélevée de cinquante centimètres à peu près, avec tables et chaises en bois gris. C'était l'arrière de l'autre rue.

En Pologne, semble-t-il, il n'y a pas d'heures pour les restaurants ; ils restent ouverts toute la journée. On y va quand on a faim, tout simplement. Les potages sont, en général, excellents, et là, dans ce restaurant au fond d'une cour, l'odeur d'une soupe aux champignons était irrésistible.

Il n'y avait que deux autres clients qui parlaient presque à voix basse, une habitude, m'a-t-on expliqué par la suite, qui datait de l'époque communiste. Les propos les plus innocents pouvant être mal interprétés par les milliers de mouchards éparpillés dans la

population, les gens avaient pris l'habitude soit de ne rien dire, soit de converser à voix basse. Effectivement, j'avais été surpris du silence qui, malgré un grand nombre de personnes, régnait sur la Place du Marché.

La serveuse (dans la trentaine et assez jolie) comprenait et parlait le français. Elle n'avait pas l'air très occupée et s'assit en face de moi pour papoter. Je commençai à lui parler de ce cube de vide où aurait dû se trouver la maison d'Edwige. Non, ce n'était pas à cause d'une bombe, précisa la jeune femme. Cracovie n'avait pas été bombardé pendant la guerre. Simplement, la maison avait appartenu à une famille dont tous les membres étaient étiquetés comme étant "ennemis du peuple". Elle avait donc été rasée.

“Ennemis du peuple ? Mais qu'est-ce qu'ils avaient fait ?”

“Eux, rien ; mais leur fille s'était engagée dans l'Armée de l'Air anglaise.”

“Et alors ?”

“Comment ? Vous ne savez pas ? Quand le train des Polonais de la RAF est arrivé en gare de Cracovie, ils ont été pris sous le feu de deux mitrailleuses. Mon père m'a décrit cette horreur : du sang partout, des têtes arrachées, des intestins étalés sur le quai...”

Les larmes aux yeux, je balbutiai : “Mais enfin, pourquoi, pourquoi ? Ils s'étaient battus pour la Pologne et contre les Nazis.”

“Très simple, cher monsieur : selon l'idéologie communiste, ils avaient été *corrompus par l'Occident* !”